

mière partie traite de la signification idéologique de la qualité de membre dans l'amphictionie de Delphes et retrace l'histoire de l'institution. La seconde partie étudie la participation de la Thessalie aux fêtes internationales des époques classique et hellénistique. Un appendice épigraphique (p. 159-182) donne une nouvelle édition de sept listes de vainqueurs à Éleuthérie et d'une liste de vainqueurs à un concours dramatique à Larisa. Cet ouvrage intéressant se termine par une bibliographie, un *index locorum* et un index des sujets.

Jean A. STRAUS

Panagiotis P. IOSSIF, Andrzej S. CHANKOWSKI & Catharine C. LORBER (Ed.), *More than Men, Less than Gods. Studies on Royal Cult and Imperial Worship*. Proceedings of the International Colloquium organized by the Belgian School at Athens (November 1-2, 2007). Louvain, Peeters, 2011. 1 vol. 15,5 x 24 cm, XII-735 p., ill. (STUDIA HELLENISTICA, 51). Prix : 97 €. ISBN 978-90-429-2470-3.

Pendant les deux dernières décennies, la divinisation des souverains, en particulier à l'époque hellénistique et romaine, a fait l'objet d'une attention renouvelée et d'une étude plus féconde concernant son statut aussi bien politique que religieux dans les sociétés qui connurent le phénomène. Une grande avancée théorique avait déjà été marquée grâce au travail classique de Ch. Habicht, qui expliquait les cultes des souverains hellénistiques par le modèle grec des honneurs attribués aux bienfaiteurs des cités : une lecture adaptée ensuite par S. Price au culte impérial romain et récemment mise à jour par J. Ma par rapport aux hiérarchies administratives et religieuses du royaume séleucide. Il manquait pourtant dans ce cadre une tentative de reconsidération générale de deux aspects cruciaux : d'une part la dimension proprement culturelle des honneurs divins pour les souverains, de l'autre les interactions qui, tout en n'expliquant pas l'origine des cultes royaux hellénistiques, sont pourtant suggérées dans certains cas par les sources anciennes, entre le modèle grec de l'évergétisme et les pratiques orientales d'association entre pouvoir monarchique et sphère divine. On trouve ici une première raison d'accueillir avec intérêt le livre édité par P. Iossif, A. Chankowski et C. Lorber, qui se sont donnés le but louable de relancer la discussion sur le rapport entre souverains et divinités en élargissant le domaine de recherche au Proche-Orient, des États préclassiques à l'empire arsacide, et en remettant en question, à la lumière des regards interdisciplinaires adoptés, quelques points de vue consolidés concernant les axes continuité-rupture, politique-religion, spontanéité-imposition, occidental-oriental, divin-humain. Sur le plan du choix des sources, une importance bien justifiée est finalement reconnue à l'apport de la numismatique, dont l'émanation directe du pouvoir central et la diffusion massive dans la société rendent possibles des études combinant la statistique et l'analyse sémantique pour la compréhension de l'autoreprésentation du pouvoir monarchique par rapport au monde divin (voir surtout H. Gitler ; O. Hoover ; P. Iossif ; C. Lorber ; Z. Sawaya). Un fil rouge se signale aussi dans l'engagement des auteurs à surmonter une dichotomie théorique trop rigide entre humain et divin pour se concentrer plutôt sur les espaces où se déroulent les pratiques culturelles et s'insèrent les représentations discursives et iconographiques du pouvoir (voir M. B. Garrison ; C. Baurain ; A. Chaniotis ; H. Hauben ; M. Kajava). Il en ressort que les cultes pour les rois ne sont plus envi-

sagés comme un phénomène isolé, mais, tout en constituant toujours un dossier distinct, ils agissent dans les sociétés concernées comme le pivot d'un système varié, qui comprend, entre autres, l'emprunt ou l'invention de types iconographiques associés au pouvoir royal (M. Garrison ; H. Gitler ; O. Hoover ; P. Iossif ; C. Lorber ; D. Plantzos), la définition des épithètes et des titulatures attestées par les monnaies (Fr. de Callatay – C. Lorber ; Z. Sawaya) et par les inscriptions (M. Kajava), ou encore la sélection des dieux plus strictement associés à la cour (D. Plantzos ; A. Invernizzi). La reconnaissance d'une nature religieuse des cultes royaux se révèle en conséquence aussi porteuse d'une vision plus articulée des religions dans lesquelles les cultes royaux s'insèrent. À cet égard se signalent, dans le contexte hellénistique, les contributions d'A. Chaniotis et H. Hauben, qui fournissent des interprétations enrichissantes de trois textes déjà bien connus, à savoir l'hymne ithyphallique athénien pour Démétrios Poliorcète, d'une part, la *Coma Berenices* et le décret de Canope, de l'autre, en montrant de manière féconde la cohérence entre le statut divin reconnu aux rois et les développements qui, à l'époque hellénistique, concernent plus généralement la relation entre sphère humaine et divine dans l'expérience religieuse. Cette complémentarité entre différenciation et contextualisation, d'une part, et réflexions d'ample envergure, de l'autre, est aussi au centre des études d'E. Voutiras, F. Lozano, M. Kantiréa, Z. Sawaya et J. De Jong sur l'insertion des cultes impériaux dans les traditions politiques et religieuses des provinces de l'Empire. D'un intérêt tout particulier se révèlent les discussions de F. Lozano et de M. Kajava : le premier remet en question les oppositions Orient – Occident et spontanéité – imposition par rapport aux cultes impériaux à travers une fine analyse des dynamiques locales de construction de l'identité et des relations diplomatiques entre centre et périphérie ; le second auteur souligne la nécessité de soumettre l'évaluation du statut cultuel impliqué par les dédicaces impériales à une analyse combinée, de nature à la fois textuelle (notamment syntactique) et contextuelle. Une variété majeure de solutions se signale à propos du problème toujours actuel des transferts culturels à l'époque hellénistique. En jeu sont ici deux directions d'emprunt possibles. D'une part, on reconnaît l'emprunt d'instruments d'expression allogènes pour communiquer des idées indigènes, comme l'a bien montré A. Invernizzi à propos des nombreux éléments hellénisés dans l'art arsacide. D'autre part, se place l'utilisation de traditions visuelles ou discursives indigènes pour renvoyer à des idées allogènes. Cette dernière démarche se révèle plus complexe à détecter car elle ne se présente pas clairement dans les sources mais requiert un travail herméneutique visant à combiner les documents étudiés avec leur contexte socioculturel, afin de distinguer un véritable transfert de celles qui ne sauraient être que des ressemblances superficielles de style ou de fonction. En d'autres mots, la ressemblance que l'on peut observer entre quelques traits de cultures différentes ne nous permet pas, en soi, de détecter un lien généalogique ni de reconstruire le contexte précis où ce transfert se serait réalisé. À cet égard une évaluation ponctuelle de chaque cas demeure donc nécessaire. La discussion soignée et nuancée proposée par H. Hauben à propos de la divinité cosmique de Ptolémée III et Bérénice II se révèle particulièrement utile. Travaillant sur l'iconographie numismatique séleucide, O. D. Hoover et P. Iossif indiquent de manière convaincante une signification proche-orientale des motifs du taureau et de l'arc à la lumière des fortes connotations royales que ces symboles présentent dans les tradi-

tions mésopotamiennes et iraniennes. Du côté égyptien, C. Lorber reconnaît des traces importantes de la tradition pharaonique d'Horus dans la mise en forme de la royauté ptolémaïque. Même si personne ne peut plus refuser, sur un plan général, l'existence de contacts et d'emprunts entre la royauté gréco-macédonienne et égyptienne dans l'Égypte hellénistique, une influence directe entre les prémisses iconographiques égyptiennes proposées par C. Lorber et l'élaboration du type d'Alexandre *Aigiochos* reste peu convaincante, dans la mesure où les traits évoqués semblent plutôt renvoyer à des parallèles culturels qu'à des emprunts : voir par exemple la fonction protectrice du serpent, que l'*aigis* exprime de manière tout à fait claire par rapport à la tradition grecque, que les Macédoniens se sont appropriée, sans qu'il soit nécessaire de postuler un emprunt de l'*uraeus* égyptien. Il vaudra donc mieux, pour le type d'Alexandre *Aigiochos*, retourner à l'attitude plus nuancée de L. Koenen, qui suggérerait que des éléments grecs avaient pu communiquer des messages compréhensibles aux yeux des Égyptiens et *vice versa*. Pour finir, l'analyse de la glyptique et de la sculpture ptolémaïques fait l'objet de la contribution de D. Plantzos, qui analyse soigneusement les rapports et les influences réciproques entre les images isiaques et les portraits des reines hellénistiques. En conclusion, le volume se signale comme un véritable avancement dans le domaine de la recherche sur le rapport entre pouvoir monarchique et divinisation autour de la Méditerranée antique, dans la mesure où il combine l'élargissement des perspectives géographiques et chronologiques avec une analyse soignée de sources variées. On peut parier que ce volume restera pour longtemps une référence dans la discussion des contenus spécifiques aussi bien que des méthodes employées.

Stefano G. CANEVA

Attilio MASTROCINQUE & Concetta GIUFFRÈ SCIBONA (Ed.), *Demeter, Isis, Vesta, and Cybele. Studies in Greek and Roman Religion in honour of Giulia Sfameni Gasparro*. Stuttgart, F. Steiner, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 248 p., ill. (POTSDAMER ALBERTUMS-WISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 36). Prix : 54 €. ISBN 978-3-515-10075-5.

Ce livre est publié en l'honneur de G. Sfameni Gasparro, à l'occasion de son accès à l'éméritat. Savante fameuse en histoire des religions, elle se verra également dédier un autre volume (annoncé chez Quasar), qui reprendra son imposante bibliographie et contiendra des contributions « libres », liées à l'histoire des religions. Le présent ouvrage est axé sur l'un des champs de recherches de G. Sfameni Gasparro, les divinités féminines Déméter, Isis, Cybèle et Vesta, qui – au moins pour les trois premières – ont été des vecteurs et des révélateurs d'interactions culturelles entre mondes romain, grec, égyptien ou oriental. Les quatre sections du volume sont chacune consacrées à l'une de ces divinités. La première contient quatre contributions en rapport avec Déméter (A. Bernabé sur l'Hadès orphique en tant qu'utopie ; J. Bremmer sur Déméter à Mégare ; L. Bruit Zaidman, sur « Koré-Perséphone entre Déméter et Hadès » ; C. Giuffrè Scibona sur les caractéristiques de Déméter et Athéna à Géla). La deuxième partie se rapporte principalement à Isis, avec une intéressante communication de L. Bricault sur les associations isiaques d'Occident. On y trouve aussi des articles d'A. Mastrocinque sur Neotera et son iconographie, de C. Sfameni sur Isis, Cybèle et d'autres dieux orientaux à Rome durant l'Antiquité tardive, en contextes